Dans la maison de Grand-mère
(1953)

Stig Dagerman

Tout était silencieux dans la maison de Grand-mère. Le petit garçon passait d'une pièce à l'autre, à la recherche du silence. Il devait bien se trouver quelque part. Être assis quelque part, dans une chaise à bascule, en train de feuilleter un gros livre. Le garçon ouvrait une porte après l'autre et écoutait. Les portes étaient lourdes, la moulure des seuils était haute, et dorée. Lui-même était petit et craintif. Son cœur battait dans sa poitrine comme une horloge trop rapide. Le voilà sur le dernier seuil. Il ferme les yeux. Qui sait à quoi ressemble le silence ? Il tend l'oreille vers l'intérieur de la pièce. Est-ce là que le silence est assis ?

Il entendit alors tant de choses. Il entendit un grand navire qui fendait la mer dans une tempête tonitruante. Il entendit une petite fille, qu'on ne voyait pas parce qu'elle était enterrée sous des fleurs, et qui pleurait sur sa propre mort. Puis il entendit les bottes de Grand-père, qui allaient et venaient en faisant craquer les larges lames du plancher. Mais il n'entendit pas le silence. Il ouvrit donc les yeux, avant d'entrer dans la dernière pièce.

La pièce était petite, c'était juste une chambrette, mais en son milieu, sur le sol luisant, se dessinait un grand carré de lumière dans lequel le garçon pénétra. Il y resta longtemps, à écouter. Tout était si silencieux, dans la maison de Grand-mère. Pas un mouvement, sinon celui de son cœur affolé. Le navire du tableau ne bougeait plus, et la fillette morte, sur la commode, avait arrêté de pleurer. Sur le tabouret, dans le coin entre le poêle de faïence et la haute fenêtre, se trouvaient les bottes noires de Grand-père, qui se taisaient. Grand-père, lui, vivait à présent sur le soleil, et lorsque le soleil brillait, c'est qu'il était content et qu'il jetait un regard bienveillant sur son petit-fils. Mais chaque fois que le temps se couvrait, c'est que Grand-père avait du chagrin et qu'il s'enfermait dans sa maison. Quand il pleut, se dit le garçon, c'est difficile d'être mort.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 95 6/10/26 10:51

Le carré de lumière rétrécissait à mesure que l'après-midi avançait, mais le garçon ne le remarquait pas. Il ferma à nouveau les yeux et il se produisit un phénomène étrange : l'éclat du soleil devint de plus en plus fort, jusqu'à l'envahir tout entier. Et soudain, il entendit quelqu'un chuchoter : fais-le maintenant ! Là ! Tout de suite ! Une horloge sonna. Il quitta à reculons la mince bande de lumière. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il tenait dans les bras une des lourdes bottes de Grand-père. Avec précaution, il la posa sur le sol. Et le monde entier se tut.

Cela faisait un siècle que les bottes se dressaient là, côte à côte. Elles étaient aussi vieilles que la roche, que le soleil, qu'un sentier de forêt. Lorsqu'elles se trouvèrent soudain séparées, un bruit inaudible s'éleva, une plainte qui sembla ébranler toute la pièce. Tremblant de tous ses membres, le garçon grimpa sur le tabouret et réalisa en hâte un rêve très ancien : il descendit tout entier dans la botte, il s'enfonça lentement, le long de la tige, jusqu'à toucher le fond.

Voilà donc le garçon dans la botte. Et puis ? Rien. Il est là, et le soleil s'éteint. Aussi silencieux qu'un chat, le crépuscule se faufile dans la chambre. Le garçon ferma les yeux et comme chaque fois qu'il le faisait, il arriva quelque chose d'étrange. Cette fois, c'est la botte qui se mit à marcher, le garçon recroquevillé dans sa tige. Elle traversa le mur, le jardin, puis la route empierrée, les prairies nues, les tourbières, s'enfonça dans les profondeurs de la forêt. Et là où elle passait, tous les sons mouraient. Les oiseaux se taisaient dans les arbres, les élans s'immobilisaient dans les clairières, la bouche pleine de feuilles mâchées, et dans la bruyère, les serpents se figeaient en bâtons raides et noirs. Où allons-nous ? chuchota le garçon à la botte. Et la botte répondit, sur le même ton : Nous allons au silence. Soudain, une paroi de roche noire se dressa devant eux, et la botte chuchota : Nous allons entrer ici.

Mais ils n'y entrèrent pas, car un appel força le garçon à ouvrir les yeux. C'était Grand-mère. Il regarda autour de lui, arraché à son périple. Il était de retour dans la petite chambre, et Grand-mère l'appelait. La pénombre régnait et la botte se taisait. Grand-mère l'appela encore une fois, et il tenta de s'extirper de la botte. Il constata alors avec effroi qu'il n'y arrivait pas. Il était coincé. Ses pieds étaient collés l'un contre l'autre dans l'espace étroit et le haut de la botte enfermait ses hanches comme une peau de pierre. Il voulut crier, mais seuls ses pieds crièrent, tout au fond de la chaussure. Ils se débattaient dans l'obscurité, comme des animaux, lorsque se produisit une chose terrible, inattendue. La botte se déchira, et le garçon tomba à la renverse. Tandis qu'il rampait sur le sol, terrorisé, Grand-mère l'appela pour la troisième fois.

Il se dégagea en quelques mouvements silencieux, au ralenti. Il se releva. Un moment, il resta là, perdu, la botte déchirée dans les bras. Il ferma les yeux aussi fort qu'il le put, mais rien ne se passa. Derrière ses paupières, il n'y avait que l'obscurité,

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 96 6/10/26 10:51

profonde et silencieuse, et devant ses paupières, la botte criait sans un son. Tout était silencieux dans la maison de Grand-mère, mais c'était un silence dangereux et mauvais. Un silence pareil à un grand animal sauvage, à l'affut dans l'obscurité. Il fallait fuir, mais pour fuir, il fallait se livrer à l'humiliation suprême. Il se pencha et poussa la botte de Grand-père loin sous le lit de Grand-mère, dans l'obscurité mauvaise. Puis il ouvrit avec précaution la porte et se glissa comme un chat dans la pièce commune.

Grand-mère était assise dans un fauteuil, appuyée à un très très haut dossier. Il faisait sombre et les fleurs ne brillaient pas. Grand-mère n'avait même pas allumé de petite lampe. Il s'avança à pas feutrés sur le tapis et fut bientôt près d'elle sans qu'elle l'eût remarqué. Avec une cruauté inquisitrice, il scruta son visage pâle. Elle avait les yeux clos, et il se demanda où elle était partie. Peut-être allait-elle dans la chambre, pour voir ! Il saisit son bras. Il fallait l'en empêcher ! Grand-mère poussa un cri et ouvrit les yeux. Il comprit aussitôt qu'elle était allée tout à fait ailleurs. Voilà qu'elle se secouait comme un chien. Elle lui sourit et lui dit :

– Mais qu'est-ce que tu fais, mon petit ?

– Grand-mère, demanda-t-il, il est où, le silence ?

Sur la petite table près d'eux se trouvait un coquillage blanc, dont il avait si souvent écouté le bruit. Grand-mère le prit et le pressa contre son oreille. C'était froid et dur, et il voulait fuir.

– Qu'entends-tu ? demanda Grand-mère.

– La mer, répondit le garçon.

Le plus étrange était qu'il mentait. Il n'entendait rien. Il n'entendait pas le moindre bruissement, et il comprit que le coquillage était mort. Il l'avait tué. Anéanti, il reposa le coquillage sur la table dans un geste de défi.

– Non, dit Grand-mère, le silence n'existe pas. Tout s'entend. Ce que nous appelons « silence » n'est pas le silence, mais seulement notre propre surdité. Si nous n'étions pas aussi sourds, le monde ne serait pas aussi mauvais. Mais, par chance, certains peuvent entendre. Certains, dans la plaine… Tu comprends ce que je dis ?

Grand-mère venait d'une région de plaines.

– Oui, répondit le garçon, la plaine, c'est comme une prairie.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 97 6/10/26 10:51

Grand-mère poursuivit :

– Certains, dans la plaine, arrivent à entendre chanter les collines. Mais plus encore : ils entendent ce qui se passe de l'autre côté des collines. Ils entendent les gens vivre dans les vallées, et plus encore. Ils entendent les gens souffrir et se battre dans les villes. Ils entendent jusqu'à la mer, ils entendent les bateaux naviguer dans la nuit, et les balises sonner. Mais ils entendent plus loin encore : ils entendent les gens crier de l'autre côté de la mer, à l'approche de la guerre. Tu comprends ce que je dis ?

– La guerre, répondit le garçon, ce sont les soldats.

Grand-Mère se tut, mais ses mots flottaient autour de l'enfant comme une épaisse fumée. Il se pencha sur la table. À côté du coquillage se trouvait une grosse pomme dorée.

– Grand-mère, demanda-t-il, on peut aussi entendre les pommes ?

– On peut entendre tout ce qu'on veut, répondit-elle.

La pomme était froide et amère. Il la pressa contre son oreille.

– Qu'entends-tu ? demanda Grand-mère.

– J'entends souffler le vent, dit le garçon.

Mais c'était un énorme mensonge. En réalité, il n'entendait rien et n'entendrait sans doute plus jamais rien.

– Est-ce que Grand-mère entend tout ? demanda-t-il.

Elle ne remarqua pas sa haine. Elle ne répondit pas non plus, mais se leva, vive et légère, et le prit par la main. Il crut qu'elle voulait l'emmener dans la chambre et se regimba, mais au lieu de cela, ils sortirent. Ils s'arrêtèrent sur le perron et contemplèrent le jardin, avec ses dahlias gelés et ses pommiers aux fruits luisants. Il ne soufflait aucun vent et personne n'arrivait sur la route. Pas un oiseau ne criait ; pas un chien n'aboyait au village. Tout était silencieux, et le ciel au-dessus de leur tête était abrupt et bleu sombre. Des étoiles fleurissaient dans son silence limpide et, plus bas, un mur rouge s'élevait depuis la terre. C'étaient les lumières de la ville qui montaient en silence jusqu'au ciel.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 98 6/10/26 10:51

Le garçon écoutait de toutes ses forces. Il envoyait son oreille faire le tour de la terre, et elle revenait à chaque fois bredouille. Tandis qu'ils se tenaient sur le perron, dans le silence étincelant, une pomme se détacha d'un arbre. Avec un petit bruit net, elle tomba sur le sol dur.

– Tu as entendu ? demanda Grand-mère, en lui entourant l'épaule de son bras.

Elle s'apprêtait à poursuivre son discours quand le garçon répondit :

– Oui, ça doit être un chien.

Il n'avait rien entendu. Mais le bras de Grand-mère se mit soudain à trembler, et il ne comprit tout d'abord pas pourquoi.

– Oui, reprit le garçon, c'est un chien qui arrive sur la route, et après lui… après lui, ce sont les soldats.

« Les soldats », avait-il dit, d'un ton triomphant. Car soudain il savait pourquoi elle tremblait. Elle avait peur. Elle avait peur car elle n'entendait pas ce qu'il entendait. Elle n'entendait pas le chien. Elle avait peut-être encore plus peur que lui. Et il devina que dans cet avantage se trouvait son salut. Voilà pourquoi il continua à s'enfoncer dans sa perdition. À présent, Grand-mère chuchotait.

– Et qu'est-ce qui vient après les soldats ?

Le garçon écouta l'obscurité et il n'entendit toujours rien, pas même les halètements brulants de sa peur.

– Après les soldats, répondit-il en chuchotant lui aussi, après les soldats il y a un lourd charriot.

– Comment sais-tu qu'il est lourd ?

– Parce que les roues grincent si fort.

Grand-mère eut du mal à respirer. Un souffle de vent agita longuement les arbres, mais ni l'un ni l'autre ne l'entendirent.

– Et qu'est-ce qui vient après le charriot ?

– Après le charriot, il y a quelqu'un qui frappe un tambour.

– Pourquoi est-ce que je n'entends pas le tambour ?

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 99 6/10/26 10:51

Grand-mère haletait.

– Il frappe tout doucement parce qu'il fait noir, répondit le garçon.

Un long moment passa. Peut-être, se dit le garçon, glacé et apeuré, peut-être qu'elle ne rentrera jamais, et si elle ne rentre jamais, elle ne remarquera pas qu'une botte a disparu. Grand-mère tremblait. Il fallait être sourd pour ne pas entendre les os de Grand-mère s'entrechoquer dans son corps comme les barreaux cassés d'une vieille charrette à foin. Il n'y avait que des sourds. Et sur la route, le cortège interminable défilait dans l'obscurité croissante.

Grand-mère chuchota :

– Et qu'est-ce qui arrive après le tambour ?

– Après le tambour, chuchota le garçon, il y a deux chevaux.

– Pourquoi je ne les entends pas ? gémit Grand-mère.

Le garçon répondit :

– On a enveloppé leurs sabots parce qu'il fait noir.

Il sentait le mal grandir en lui comme un arbre de pierre.

– Et qu'est-ce qui arrive après les chevaux ?

– Après les chevaux, il y a quelqu'un qui pleure.

À ce moment, un oiseau poussa un cri, quelque part dans la haie. Le garçon n'entendit rien, mais Grand-mère, elle, entendit. Elle dit :

– J'entends, j'entends. J'ai froid. Rentrons.

Et elle se hâta de rentrer, pour se barricader à l'abri du mal, mais quand elle se retourna, elle vit que le garçon ne l'avait pas suivie. Il avait compris que tout était perdu et se précipitait dans le jardin en criant :

– Je vais juste rechercher mon ballon !

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 100 6/10/26 10:51

Il n'y avait pas de ballon. Il n'y avait rien. Le garçon se coucha sous un arbre et pria à voix haute : Mon Dieu, faites que la botte ne soit plus cassée ! Mon Dieu, faites que j'entende de nouveau ! Mais Dieu ne l'entendit pas. Dieu laissa le silence se déployer sur lui comme une grande aile noire.

Il lui restait encore le torrent, qui coulait de l'autre côté de la route et se jetait de pierre en pierre dans un chuchotement pressé. Il fallait aller l'écouter. Le garçon se leva et courut vers la grille. Mais il ne la franchit jamais. Un homme arrivait.

Un homme arrivait dans l'obscurité, et il avait l'air bizarre. D'abord, il avait une démarche étrange : il allait d'un pas vacillant d'un bord de la route à l'autre, surtout vers l'avant mais parfois vers l'arrière aussi. Et puis il produisait des sons bizarres : parfois il se disputait avec quelqu'un qui n'existait pas, et la seconde d'après il commençait à chanter, et quand il avait fini sa chanson, il se remettait à se disputer. Le cœur battant, le garçon suivit son curieux manège, dissimulé dans la haie, jusqu'à ce que l'homme disparaisse dans la nuit et qu'on ne l'entende plus.

Qu'on ne l'entende plus ? Oui, on l'avait entendu, mais il n'était qu'un être humain, et on entend toujours les êtres humains, parce qu'ils existent. Le petit garçon devait entendre ce qui n'existait pas, mais il n'y arrivait pas, et c'est pourquoi – et aussi parce qu'il avait très froid – il se glissa dans la maison.

Il pénétra furtivement dans la cuisine et aperçut Grand-mère sur le seuil de la chambre. À l'instant même où il vit son visage, il comprit. Ses traits s'étaient creusés, comme sous des coups de bêche. Elle le fixait de ses grands yeux sans ciller. Il comprit qu'elle savait tout. Et soudain, sans le vouloir, il lui cria :

– Grand-mère, il y a un homme couché sur la route !

Ensorcelé par son mensonge, il la vit s'approcher de lui, frêle et tremblante. Sa bouche fit quelques mouvements, mais aucun mot n'en sortit. Comme dans un rêve, il vit ses pauvres bras tremblants se tendre vers son gilet pendu au crochet. En un instant, ils se retrouvèrent dehors, dans l'obscurité. Ils traversèrent le jardin muet, frissonnant tous deux. Main dans la main, ils gagnèrent la route noire. Il faisait froid et silencieux, et les myriades d'étoiles frémissaient dans le ciel. Soudain, Grand-mère se figea près de la haie et souffla :

– Où ?

– Pas ici, répondit doucement le garçon, plus loin.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 101 6/10/26 10:51

Ils marchèrent dans l'ombre de la haie protectrice. Au bout de la haie, Grand-mère n'osa pas aller plus loin, et le garçon non plus. Il le devait pourtant. Il se força à avancer, un pas après l'autre, dans l'obscurité inconnue. Un peu plus loin, il s'arrêta dans les gravillons du bas-côté et se pencha. Il appela doucement Grand-mère :

– Ici !

Elle ne bougea pas, mais demanda :

– Il ressemble à quoi ?

Le garçon baissa les yeux vers le sol. Il ramassa quelques gravillons et répondit :

– Il est grand. Vraiment très grand. Et il a un chapeau sur le visage.

– Enlève le chapeau, dit Grand-mère.

Le garçon fit mine de soulever quelque chose de la route.

– Il respire ? demanda Grand-mère.

Le garçon tourna la tête, l'oreille tendue vers le bas-côté. Aux affres du désespoir, il scruta la nuit profonde de ses yeux sans larmes. Le monde entier était silence. Quelques arbres noirs se dressaient dans le pré, obscurs dans l'obscurité. Il lui sembla qu'ils marchaient vers lui. Il ferma les yeux et approcha encore sa tête du sol. Et soudain un phénomène très étrange se produisit. Un courant d'air chaud s'engouffra dans son oreille. Depuis les gravillons de la route s'élevait la respiration tranquille d'un dormeur.

– Grand-mère, cria le garçon, transporté, il dort ! Il dort !

Depuis la haie s'éleva un profond soupir.

– Réveille-le, dit Grand-mère. Il ne faut pas qu'il reste couché là, dans le froid.

Le garçon agita en l'air sa main vide. Puis, il ferma les yeux et écouta. Depuis les gravillons montèrent un grognement et un chuchotement enroué.

– Que dit-il ? demanda Grand-mère.

– Il dit : Rentrez chez vous, les amis, je ne dors pas. Je ne fais que reprendre des forces. Je vais bientôt repartir.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 102 6/10/26 10:51

D'un bond, le garçon rejoignit Grand-mère. Il saisit sa main, enfoncée dans son gilet et ramena Grand-mère en suivant l'ombre noire et rassurante de la haie. Soudain, un vent fort s'éleva depuis l'obscurité ; les branches commencèrent à se balancer et les feuilles à bruisser. De l'autre côté de la route coulait le torrent qui, par ses chuchotements, tenait les pierres éveillées, et les forêts de nuages lui répondaient de leur murmure fort et tranquille.

– Grand-mère, dit le garçon, tu ne dois plus avoir peur. Il n'était pas mort.

Il sentit dans sa main qu'elle ne tremblait plus du tout. Ils traversèrent le jardin ; l'herbe bruissa et une pomme tomba. Tous deux l'entendirent.

– Grand-mère, dit le garçon, une des bottes de Grand-père s'est cassée.

Grand-mère répondit :

– Ce n'est rien, mon petit. On va la réparer.

Sans mot dire, ils gravirent le perron de la maison silencieuse et lumineuse, vers une nouvelle nuit, une bonne nuit.

Traduit du suédois par Elisabet Brouillard et Isabelle Piette.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 103 6/10/26 10:51

Stig Dagerman

Né en 1923, Stig Dagerman passe son enfance chez ses grands-parents, dans la campagne suédoise. Jeune adulte, il commence des études d'histoire de l'art et de la littérature à Stockholm avant de se lancer plutôt dans le journalisme. Stig Dagerman s'implique dans le mouvement syndicaliste et développe rapidement une réflexion critique sur les totalitarismes de son temps (franquisme, nazisme, puis stalinisme). Il s'élève également, dans ses écrits, contre les chimères du progrès technologique et le développement aveugle d'une société de consommation, dénonçant l'oppression de l'individu par un État tout-puissant ainsi que la précarité matérielle et psychologique qu'engendre le bouleversement du système de valeurs.

C'est en 1945 qu'il se fait connaitre par son premier roman, *Le Serpent*, avant de multiplier, pendant cinq ans, les œuvres littéraires dans une grande diversité de genres (romans, pièces de théâtre, essais), mais toutes focalisées sur les thèmes de l'angoisse, de la culpabilité et de la lucidité. Puis il se tait, taraudé par le doute et la conviction de ne pas être à la hauteur de son succès. Son œuvre, écartelée entre vision collective et vérité individuelle, bien que traversée d'élans vers la lumière (« Dagerman », le pseudonyme qu'il s'est choisi, signifie d'ailleurs, littéralement « homme du jour ou de la lumière »), est portée par la lame de fond d'un pessimisme qui le pousse à mettre fin à ses jours, le 4 novembre 1954.

Stig Dagerman est aussi l'auteur de nouvelles dans lesquelles il révèle un style à multiples facettes : les récits réalistes y alternent avec les allégories ou les textes de caractère kafkaïen. La nouvelle « Dans la maison de grand-mère » (*I farmors hus)* a d'abord été publiée dans l'hebdomadaire *Idun* en 1953, avant de figurer dans des recueils posthumes. Dagerman puise dans ses souvenirs d'enfance pour composer un récit d'une prose simple, mais intense, où l'imaginaire et la réalité se fondent, où les frayeurs de l'enfance se mêlent à un sentiment de culpabilité – thème cher à l'auteur.

La présente bibliographie se limite volontairement aux nouvelles, même si Stig Dagerman est surtout connu dans le monde francophone pour ses romans, dont *L'Enfant brûlé*, et pour ses essais, tels que *Automne allemand* et *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier.*

Nouvelles en traduction française

- Dagerman, Stig, *Mille ans avec Dieu*, traduction nouvelle du suédois par Olivier Gouchet, Paris, Éditions de l'Éclat, 2024, 84 p.
- Dagerman, Stig, *Les Wagons rouges*, nouvelles traduites du suédois par C.J. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Maurice Nadeau, 2022, 209 p.
- Dagerman, Stig, *Le Froid de la Saint-Jean*, nouvelles traduites du suédois par C.J. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Maurice Nadeau, 1988, 196 p.
- Dagerman, Stig, *Notre plage nocturne*, nouvelles traduites du suédois par C.J. Bjurström et Lucie Albertini, Paris, Maurice Nadeau, 2024, 205 p.
- Dagerman, Stig, *Tuer un enfant*, nouvelles traduites du suédois par Elisabeth Backlund, Marseille, Agone, 2007, 138 p.

095-104 Italique-Dans la maison de Grand-mere -7-2026.indd 104 6/10/26 10:51